

Assis sous la tôle percée qui servait de varangue, Pablo trempait ses bras dans l'eau de pluie récupérée du toit dans un ancien baril d'essence. Au loin, un bruit de moteur se rapprochait. La jeep repassa, occupée par trois militaires en treillis portant de belles lunettes noires. Avec sa barbe, l'un deux ressemblait à Fidel Castro. Il pensa soudain que c'était bientôt la fête nationale, qu'il irait avec ses parents et ses grands-parents à La Havane, écouter le discours du Commandante.

Il y en aurait pour la journée, sous le soleil, il y aurait des évanouissements, des applaudissements obligatoires et nourris, mais au moins il verrait la grande ville, il irait se promener avec son père sur le Malecon. Il tendrait son visage à l'air marin venant du large, les voix viendraient-elles encore murmurer à ses oreilles ?

La jeep freina brutalement et s'arrêta devant lui. Il eut peur. Le grand barbu fit le tour du véhicule à la recherche d'une crevaisson, il n'y en avait pas. Il sortit un gros cigare de sa poche, le décapita d'un coup de couteau, l'alluma et remonta dans le véhicule. Militaire, danseur ?

En tous cas, il ne serait pas guajiros, il ne se casserait pas le dos à couper la canne dans les champs, ni à cueillir et transporter les feuilles de tabac, ni à rouler les cigares pendant des heures à la manufacture, encore moins à nourrir des volailles puantes sur un balcon ou à s'occuper de la descendance porcine d'Ernesto ! *(à suivre)*